« Jésus de Montréal » par Denys Arcand.

Sortie en salles / 1989.

Prix du Jury / Festival de Cannes 1989.

Prix du Jury Œcuménique / Festival de Cannes 1989.

Prix du meilleur film canadien / 1990.

Meilleur long-métrage de fiction / Atlantic Film Festival 1989.

Disponible en D.V.D.

Prix du Jury Œcuménique, Festival de Cannes 89, pour **« Jésus de Montréal »** et *« sa relecture contemporaine incisive du message de l'Evangile, dans une forme riche et complexe, utilisant les rapports entre spectacle et réalité »*. Cette fois-ci, ce n'est plus le *« Jésus de Nazareth »* de Zeffirelli qui nous est annoncé au 42ème Festival de Cannes, mais **« Jésus de Montréal »**. La distance est mise, le langage est clair. Ne nous y trompons pas, ce film fait suite au *« Déclin de l'Empire américain »* (1986). Tarkovski, lors d'une interview à Paris, à la sortie de son film *« Le Sacrifice »* (1986), disait : *« Nous avons développé les expériences matérialistes sans nous rendre compte de la menace que cela faisait peser sur l'homme, en l'amputant de sa dimension spirituelle. »* C'est ce manque que soulignait Denys Arcand dans son film *« Le Déclin de l'Empire américain »*.

Avec **« Jésus de Montréal »**, Arcand s'attaque aux causes de ce manque (biens matériels, absence d'idéal politique, puissance médiatique, fonctionnement des institutions, etc.). Un homme transcende tout cela : Jésus. En actualisant Jésus, Arcand fait remonter l'image du *« Juste »*. Jésus n'est pas reconnu comme Fils de Dieu, sa divinité est à peine suggérée. Cependant l'authenticité du message évangélique nous frappe de plein fouet. S'il ne nous renvoie pas directement au Christ, Fils de Dieu, Denys Arcand nous renvoie au moins à l'homme, à la découverte du sens de sa dignité, au respect de la vie, voire au don de la vie.

« Jésus de Montréal » ? Un jeune comédien au chômage accepte de relever un défi inattendu : incarner Jésus dans le chemin de Croix d'un célèbre lieu de pèlerinage. Avec la petite troupe qu'il rassemble autour de lui, il est bientôt amené à vivre une étonnante réactualisation de la Passion dans le décor d'une ville moderne, Montréal. Arcand allie la tragédie la plus haute à la comédie la plus bouffonne. La parodie à l'émotion. Le réalisme au sacré.

Pour Arcand qui se dit incroyant, l'essentiel est la voix de Jésus. Plus que la personne de Jésus, c'est ce qu'il transmet qui importe aujourd'hui et qui est d'actualité. Jésus est d'abord une voix dans l'histoire, peut-être la voix la plus importante. *« La voix de Jésus me revient. Je lis régulièrement les Evangiles et j'y trouve des phrases importantes comme : « Là où est votre trésor, là aussi est votre cœur », ou encore « Si vous aimez ceux qui vous aiment, quel mérite avez-vous ? ». L'écho de la parole de Jésus est pour moi terriblement d'actualité. Il est une des voix. Peut-être même LA voix la plus importante de l'Histoire. (...) »* (Denys Arcand)

« Jésus de Montréal » est un grand tableau de notre époque. Tableau féroce et drôle, par la satire du milieu théâtral et, plus largement, de l'univers marchand dont les comédiens sont à la fois les acteurs et les victimes. Tableau tendre aussi, par le portrait du héros (Lothaire Bluteau) et de ses compagnons, l'évocation de leurs joies et de leurs peines, de la complicité fragile qui les unit.

Comment *« Jésus »*, le comédien, peut-il dire le soir : *« Celui qui gagnera sa vie la perdra »*, et le lendemain matin se présenter à une audition pour un film porno ou une publicité de bière ? C'est de cette contradiction qu'est né **« Jésus de Montréal »**, en juxtaposant à des thèmes de la Passion selon Saint Marc des souvenirs d'enfant de chœur dans un village et l'expérience quotidienne d'un cinéaste dans une grande ville cosmopolite. Le film est tout en ruptures, allant de la comédie la plus loufoque au drame le plus absurde, un peu à l'image de la vie autour de nous, éclatée, banalisée, contradictoire.

Denys Arcand, à la différence d'un Pasolini *(« L'Evangile selon Saint Matthieu »*, 1964), a choisi l'Evangile selon Saint Marc (avec une grande liberté). Il en donne lui-même les raisons : sur le plan dramatique, ça l'intéressait - de faire une paraphrase de la Passion, - de suivre le déroulement dans l'Ecriture même, - de modeler son écriture personnelle sur celle de l'Evangile selon Saint Marc. Evangile qui est pour lui, *« le plus brut, celui qui en dit le moins »*.

Il ne s'agit pas d'une tentative de recréation historique de l'Evangile, mais d'une parabole. Le jeu de la Passion, qui fait le centre du récit, n'est que la partie émergée d'une parabole dont les séquences reprennent point par point le déroulement de l'aventure évangélique. C'est avant tout l'histoire d'un acteur (Daniel Coulombe) et des acteurs. Arcand ne montre pas la vie de Jésus : ce sont les acteurs qui la montrent. Le paradoxe du comédien est ainsi posé, qui ne sait pas vraiment où commence son rôle et où finit sa propre personnalité. Il y a donc dans **« Jésus de Montréal »** deux parties concurrentes ou plutôt entrelacées.

La parabole, même pertinente, pourrait paraître trop « facile » si Denys Arcand ne possédait l'art de se jouer de son propre récit, de saisir à vif des notations quotidiennes qui atomisent l'éventuelle pesanteur du propos. Surtout, Arcand est un adepte de la mise en scène discrète. Son modèle ? John Ford, *« celui qui savait faire oublier la caméra aux spectateurs »*. Ennemi du cinéma « à effets », il nie également avoir cherché la provocation religieuse. Sa transposition contemporaine éloigne le film de la reconstitution d'époque.

« Jésus de Montréal » est une symbiose réussie des deux personnages : Daniel manifeste une parenté spirituelle indéniable avec Jésus. Arcand joue de l'image comme d'un hologramme. La démarche de son Daniel/Jésus est tel un contre-chant d'une musique éternelle. Il privilégie l'espoir sur la dureté des temps. Le cinéaste procède à des choix bien marqués. Aucune surprise donc de ne pas retrouver dans son film des scènes historiques très connues ou maintes fois représentées à l'écran. Il ne vise pas à être exhaustif. C'est de volonté délibérée un film partiel, partial, et qui ne tente pas une démonstration.

Denys Arcand fait preuve d'une grande intelligence et de beaucoup de talent. Il ne démontre rien, ne sermonne pas, ne tient pas sa parallèle trop serrée entre Daniel et Jésus. Pourtant on ne peut éviter de repérer des analogies entre les deux passions. Daniel aussi doit chasser les *« marchands du temple »*, notamment les publicitaires, combattre les *« pharisiens »*, les mondains qui tournent autour des acteurs, résister à la *« tentation de Satan »*, incarné en un agent artistique plein d'ambition par Yves Jacques.

Comme le film n'est fait que de contrepoints, l'espérance domine à la fin. Deux femmes chantent en duo le *« Stabat Mater »* de Pergolèse. Avec ce couplet : *« Quand mon corps mourra, fais qu'à mon âme ne soit pas refusée la gloire du paradis. »* Denys Arcand se dit incroyant, donc ne croit pas en la résurrection, tout en regrettant de ne pas y croire. Ce qui compte, pour lui, dans la vie : *« c'est l'intensité de l'amour »*.

Dans **« Jésus de Montréal »**, lorsque la représentation de la Passion est interrompue, au moment de la mort de Jésus, une femme s'indigne : elle voudrait savoir la suite ! On lui rétorque, naturellement, que Jésus ressuscite : *« Tout le monde connaît l'histoire. Il n'y a aucun mystère. »* Le film ne propose aucune solution à la question de la Foi. Mais il réveille en nous le goût d'ouvrir à nouveau l'Evangile. Comme un appel. Un commencement.

Après tout, comme l'exprime Wim Wenders, Président du Jury, lors de la sortie du film à Cannes 1989 : *« Avec des images, on peut changer le monde »*. A voir ou à revoir !

Sœur Hélène Feisthammel